



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

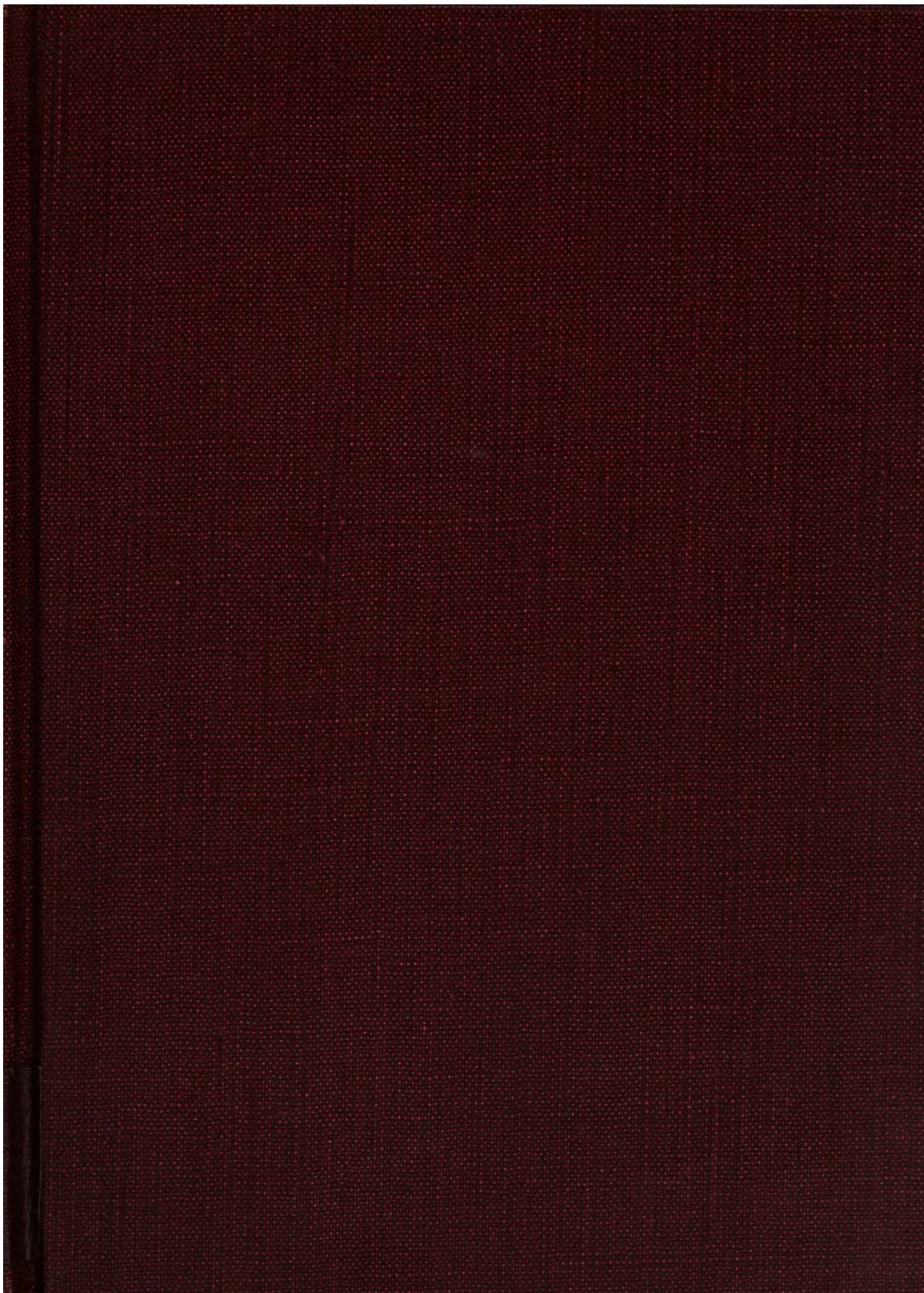
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~L10 4898 A.1~~



~~N.S. 103 e. 19~~

REP. F. 7044







VARIA

RENÉ
BOYLESVE



J. - V. -

RENÉ BOYLESVE
ABEL BONNARD ; JACQUES DES GACHONS
GÉRARD-GAILLY

VARIA

AVEC UN PORTRAIT DE RENÉ BOYLESVE
PAR JEAN VEBER



PARIS
LE DIVAN
37, Rue Bonaparte, 37

1936

17417

*Cet ouvrage a été tiré à 500 exemplaires
sur pur fil Lafuma numérotés de 1 à 500*

No 85



17417

NOTES SUR PASCAL

PAR

RENÉ BOYLESVE

NOTES SUR PASCAL¹

Je sens ce qui m'est toujours suspect dans les plaisirs physiques : c'est leur caractère éphémère et qui s'oppose à l'appétit d'éternité que le christianisme a mis en moi.

Je ne juge noble que ce qui a la qualité de durée. La grande voix de l'Église m'a causé, pendant toute ma jeunesse, trop de frissons par ses sublimes oppositions entre la brièveté des joies de la vie et la pensée de l'éternité. Après l'Église, la plus forte voix qui m'ait ému : Pascal.

1. Ces quelques notes de René Boylesve n'appartiennent pas à une même époque. On reconnaîtra dans quelques-unes un reste de la conception qui régnait au sujet de Pascal vers 1880, celle du « scepticisme désespéré ». Rappelons que René Boylesve, né en 1867, se forma entre 1875 et 1885.

Dans la suite, l'édition des *Pensées* qu'il gardait à son chevet fut la petite édition Brunshvicg. Il n'eût pas été vain de dresser une liste des passages qu'il y souligna, de simples traits crayonnés étant toujours chose révélatrice et semblablement le choix de certaines *pensées* recopiées à part. Mais on ne veut produire ici que les quelques accents personnels suscités dans l'esprit de René Boylesve par la lecture de « l'effrayant génie ».

*
* *

Quelles sont les œuvres les plus vivantes en 1910 ? Les *Pensées* et *Hamlet*. Œuvres de méditation, d'examen hardi, de scepticisme désespéré, c'est-à-dire si près de la croyance.

Quand le cri douloureux de l'homme — de l'homme qui sait pourquoi il crie — atteint une certaine altitude de beauté, il est déjà près d'être consolé : il a trouvé la fonction sublime, qui est de créer.

*
* *

Le masque de Pascal : le masque du Tourment.

Autre masque du Tourment : le nôtre, à nous qui sommes situés entre Pascal et Voltaire.

La conception de Voltaire : la vie de l'homme est si facile, pourvu qu'on nie le problème métaphysique. L'intelligence acquiert, par cette ablation, tant de viva-

cité, d'alacrité, et peut-être d'étendue!

Mais l'attrait singulier, la mystérieuse volupté de la conception si douloureuse de Pascal!

Et elles s'excluent l'une l'autre !

* * *

Le génie du Christianisme, c'est notamment d'avoir découvert qu'un élan du cœur a plus de force que la plus grande pensée. C'est ce que Pascal appelle « le mouvement de charité ».

Le chrétien, parvenu au faîte de la pensée humaine, par exemple Pascal, se prosterne et s'humilie. Et, loin d'en être diminuée, sa science en reçoit je ne sais quelle vertu incomparable¹.

Mais cela est convenable, surtout quand on est parvenu au faîte.

1.) *Var.* René Boylesve avait d'abord écrit : je ne sais quel rehaut.

* * *

Enfin ! Messieurs les savants ont décidé que le fameux *Discours*¹ a toutes chances pour être de Pascal. Vous verrez que cela va retarder la béatification de l'auteur : il a connu l'amour ! C'est que nous ne sommes plus au temps de Saint Augustin.

* * *

Pascal : cette substance, cette moelle, qui, lorsqu'on la goûte, fait baisser de plusieurs degrés la saveur des choses de la terre.

* * *

Haine des esprits bas.
Comment appeler mon ami un homme pour qui l'accent de Pascal n'est pas l'occasion d'un ravissement ?

1. Le *Discours sur les passions de l'amour*. On sait que l'attribution demeure très controversée.

*
* *

Pascal. Beethoven.

L'un me fait entendre la musique de l'autre. Le second me donne à penser comme le premier.

Il y a de l'ordre dans l'esprit, avant tout, chez tous deux, mais l'ordre y égale en puissance la passion et la tristesse. Puis des éclairs fulgurants, des bords d'abîme. Et l'accent, l'inqualifiable accent ! C'est lui qui fait frissonner, pleurer.

Un mot de l'un, une phrase musicale de l'autre, et je sens qu'ils ont pensé à *tout*. Il y a une plénitude de la pensée dont la résonnance rejoint la musique ; mais pourquoi une pensée ne me produit-elle cet effet que lorsqu'elle touche l'ordre religieux ?

*
* *

Mon mépris du romantisme, du verba-

lisme de Hugo. Décors de théâtre. Un petit mot de Pascal¹.

* * *

Pour résumer² en une seule les raisons innombrables qui me font aimer Pascal, je vous dirai que je crois bien que c'est « son style ».

Mais il faudrait qu'il fût entendu que, ce que je nomme son style, c'est tout ce qui, n'étant qu'à lui, le met à part et, à mon avis, au-dessus de tous les écrivains français, pour me retenir de dire : au-dessus de tous les écrivains.

C'est son « honnêteté » et c'est sa cruauté possible ; c'est son orgueil et son humilité ; c'est sa science et son penchant pour l'absence de savoir ; c'est la rigueur

1. Cette note a déjà paru, dans *Opinions sur le roman* (Paris, Plon, 1929, p. 241). Mais nous ne pouvions nous dispenser de la reproduire ici.

2. Ce dernier fragment est une réponse à une enquête que Mgr de La Valette Monbrun ouvrit en 1925 dans la revue *Les Entretiens des amis de Pascal*. La question posée était : Pour quelles raisons aimez-vous Pascal ?

de sa logique et sa divination ; c'est son caractère positif et son immense poésie ; c'est son amour et sa haine ; c'est son amour de Dieu et son impitoyable esprit d'examen ; c'est sa foi et son ironie ; c'est sa bonté et son mépris ; c'est enfin l'*indéfinissable*, ce qui à sa lecture me donne le tremblement, à l'énoncé de certaines de ses pensées me fait monter les larmes ; c'est ce sentiment de grandeur, de profondeur, de sublimité, de beauté, qu'il insinue en moi, et dont je sens toute ma poitrine vibrer et résonner comme une cloche religieuse.

Quelque chose de sacré se mélange constamment chez lui à quelque chose de mathématiquement démontrable, et une espèce de sourire divin, ou finement pitoyable, à la plus solennelle gravité.

Je l'aime, non pas parce qu'il est incomparable ou supérieur, mais parce qu'il fait simplement mon bonheur, mon plus grand bonheur. C'est une sorte d'amour que j'ai

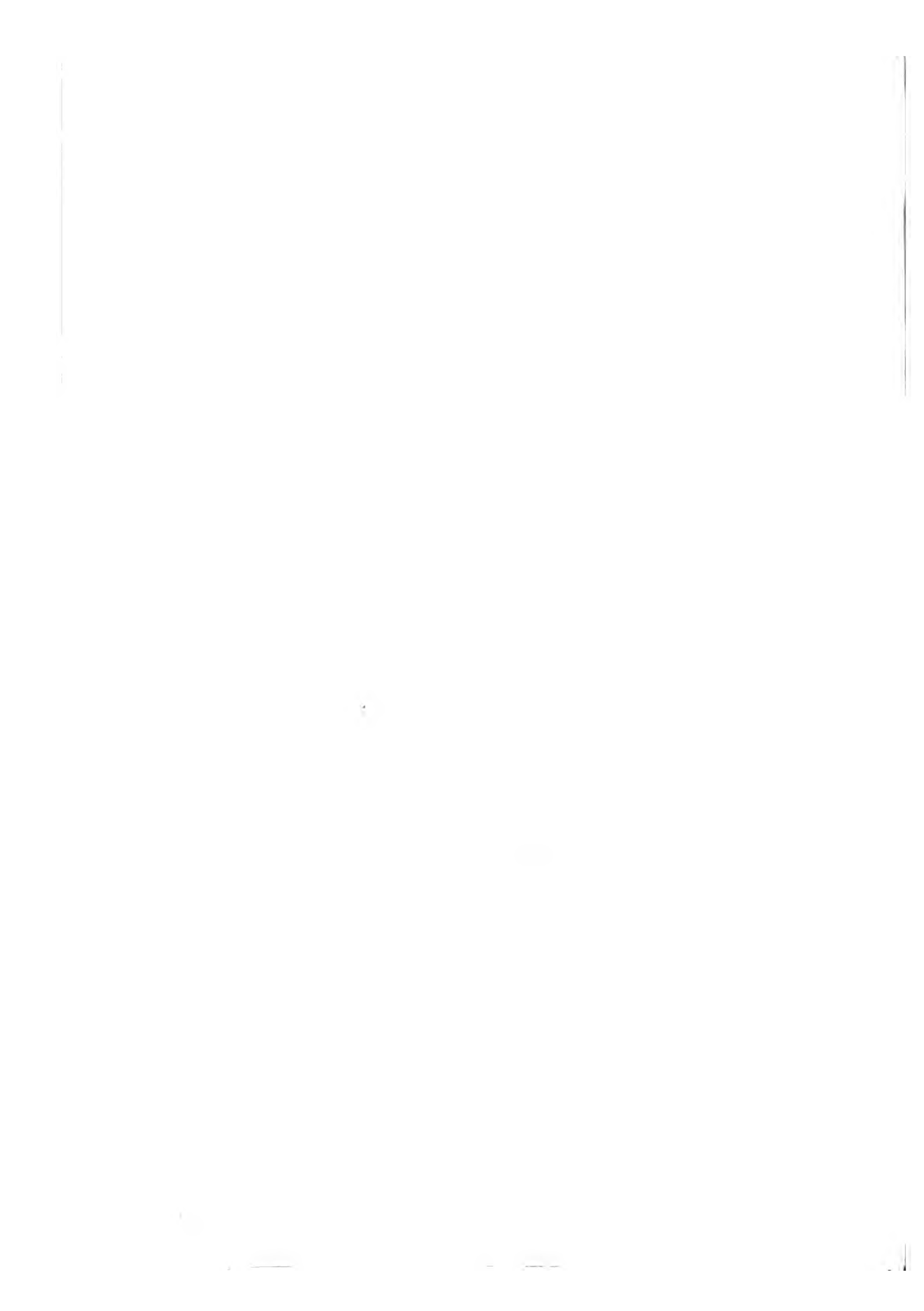
pour lui, puisque je suis certain de ne jamais pouvoir m'entendre à fond avec quelqu'un qui ne l'aime pas...

RENÉ BOYLESVE

PAR

ABEL BONNARD

de l'Académie française



RENÉ BOYLESVE

(14 JANVIER 1926)

Dans cette soirée froide et noire, je ne pourrais rien écrire d'étranger à la peine dont je suis empli. René Boylesve est mort. Mais il ne suffit pas de se répéter l'horrible nouvelle pour l'admettre et pour la savoir. On n'apprend pas en une fois la mort des êtres qu'on aime. Au moment où j'écris ceci, je revois cette figure maigre et nerveuse qui ressemblait à celle d'un gentilhomme castillan, ces yeux presque orientaux, cette attitude un peu en retrait, où l'on sentait à la fois l'homme sensible qui se préserve et l'observateur qui se sépare. Il faudrait avoir l'âme plus tranquille pour rendre un juste hommage à l'œuvre de Boylesve, à ses romans intenses et délicats, si vrais qu'on ne voit pas ce qui pourrait y vieillir. Certains écrivains ont tout un groupe qui fabrique

et qui impose leur renommée. René Boylesve devait uniquement au libre suffrage de l'élite sa gloire sans tapage, élégante comme lui. Ces qualités françaises qu'on nous vante parfois non sans rhétorique, la sobriété, le goût, la raison, il les possédait. Aucun des auteurs contemporains n'est mieux que lui dans la suite de notre littérature. Il avait un sens très profond des conditions nécessaires à la dignité de la vie sociale, mais sur ce fonds honnête et solide, presque bourgeois, se déployait un sentiment exquis de l'amour, de la tendresse, de la volupté. Il aura été de ces rares hommes qui savent à la fois tout ce que vaut la vertu et tout ce que vaut le plaisir ; de là viennent l'attrait et le charme de son œuvre. Son caractère et son talent se tenaient ; ce qui était finesse et subtilité dans son esprit reparaissait en délicatesse dans ses sentiments. En un temps où il n'est que trop aisé de se faire une répu-

tation d'intelligence en parlant à tort et à travers de toute chose, il gardait un bon sens incorruptible. On était d'autant plus touché de sa générosité que jamais elle ne s'accompagnait de la moindre emphase. Il était de ces quelques hommes qui consolent de tous les autres, et avec qui l'on oublie la foule, parce qu'on retrouve en eux l'humanité.

Mais il est affreux de parler ainsi au passé, et de bannir, malgré soi, dans un autre monde, l'ami qu'on aurait voulu, à tout prix, retenir dans celui-ci. Tous ces imparfaits percent le cœur. Mieux vaut se taire.

SOUVENIRS
DE LA TRENTIÈME ANNÉE

PAR

JACQUES DES GACHONS

SOUVENIRS DE LA TRENTIÈME ANNÉE

J'appartiens à la génération qui a vu croître ce qui devait être un jour, et pour des années, la barbe assyrienne de René Boylesve. Qu'on ne m'accuse pas, dès ce premier mot, de badinage et de frivolité. La question est d'importance. Il y a eu deux René Boylesve : celui de la longue barbe, jusqu'à la guerre et la découverte de Marcel Proust, et puis le René Boylesve d'après guerre et d'après Proust, qui avait cru devoir, en modifiant certains côtés de son être moral et mental, changer aussi de visage et ne porter qu'une barbe réduite, à fleur de peau. Ses grands yeux paraissaient plus inquiets et plus étonnés d'avoir perdu leur beau cadre de sombre chêne ciré.

Je fus donc saisi de ce double chan-

gement lors d'une des rares rencontres que nous eûmes pendant la guerre. Nous avions l'un et l'autre quitté nos résidences de l'arrière, lui Deauville, moi mon hôpital de Châteauroux; et, après avoir déjeuné dans un restaurant des Champs-Élysées, nous nous promenâmes sous les arbres.

Nous avons beaucoup d'impressions à nous confier. Nous nous connaissions depuis si longtemps et si profondément que nous pouvions nous dire presque tout. Notre passé avait peu de mystère pour chacun de nous, et notre présent jusqu'à ce jour était limpide. J'eus très vite l'impression que mon vieil ami aurait voulu mais ne pouvait pas me dire ce qui justement occupait, dans le moment, tout son esprit. Il gardait son secret, que brusquement je devinai. J'aurais peut-être dû l'aider à se confesser. Je ne l'ai point fait. Ce n'est pas un fossé qui se creusait entre nous, mais, plutôt, une crête boisée

qui se dressait. Nous devions continuer de nous voir, notre amitié restait intacte ; mais pour nous rencontrer, il nous fallait passer par cette ombre froide, à travers ce mutisme dont il ne pouvait se départir et dont, malgré son visible regret, sa gêne, je n'essayai point de le guérir.

Dans ces pages, je n'irai donc pas au delà de ce bois maléfique.

* * *

Je pense même ne pas aller jusqu'à lui. J'ai connu René Boylesve en 1891. Presque tout de suite nous sommes devenus de très bons amis, jusqu'à nous tutoyer, familiarité tout à fait exceptionnelle de sa part. Il était déjà, il fut toujours très réservé, pas du tout Quartier Latin. Il préférait les solitudes et les ombrages du Luxembourg aux promiscuités et aux lumières du « Boul'Mich » qu'il habitait. Cette camaraderie se pro-

longea jusqu'à son mariage, qui précéda de peu le mien. Il avait même été convenu entre nous que celui qui se marierait le premier aurait l'autre comme premier garçon d'honneur. C'est ce qui m'advint. C'était justice ; il avait un an de plus que moi. J'acceptai donc l'aimable corvée et accompagnai René jusqu'à l'autel de la vieille, étroite et intime église Notre-Dame-de-Grace, dont il devait, vingt-cinq ans plus tard, habiter toute une année le sous-sol, en attendant que son tombeau du cimetière de Passy fût prêt à le recevoir.

Pourquoi ne noterais-je pas ce détail intime : pour la cérémonie nuptiale, je me fis faire un habit ; mais quelques mois plus tard, pour mon propre mariage, je dus m'en commander un autre, ce qui fit que, par la suite, je portai tour à tour l'habit-Boylesve et l'autre, qui durèrent ainsi, grâce à cette intermittence, un assez long temps.

Nous habitâmes d'abord non loin l'un de l'autre, lui Chaussée de la Muette, moi rue de Passy, et nous continuâmes de nous voir pendant deux ans. A cette époque, je quittai Paris pour Viroflay. Notre amitié qui ne devait connaître aucun nuage, se fit discontinue. Je partageai mon temps entre mon logis de banlieue et mes secrétariats de rédaction, tandis que Boylesve inaugurait cette vie mondaine pour laquelle il n'était guère fait et à laquelle il finit par s'accoutumer.

Ces notes, modeste contribution à cette enquête amicale « autour » de René Boylesve, s'étendront donc sur dix années, 1891-1901, dix années pendant lesquelles nous fûmes quasi inséparables. Je fus ainsi le témoin de sa vie, entre sa vingt-cinquième année et sa trente-cinquième, c'est-à-dire dans le temps des libertés permises, des enthousiames et du fiévreux labeur. Qu'on n'attende point de sensationnelles révélations. De sa vie

secrète, il a dit lui-même, par son œuvre même, ce qu'il pensait qui pouvait être dit et, si je puis m'exprimer ainsi, utilisé.

Nous nous sommes rencontrés, pour la première fois, à une réunion de l'*Ermitage*, dans la salle du café Vachette qui donnait sur la rue Champollion. C'est à cet endroit que se réunissaient, le soir, les collaborateurs et les amis de cette revue fondée par Henry Mazel. Je le revoyais rue de Varenne, au 26, au siège social de la revue, où Mazel donnait des réceptions fort animées. Le midi y dominait; mais toutes les provinces étaient représentées. Les éclats de Georges Fourest qui était, déjà, l'auteur de la *Négresse Blonde*, les rires stridents d'Adolphe Retté, qui n'en était encore qu'à *Thulé des Brumes* et qui devait aller du *Diable à Dieu*, l'accent savoureux et les spéculations historiques de Mazel, dominaient rue de Varenne, tandis que dans quel-

que coin René Tardiveau — car Boylesve commença par porter son propre nom, avant d'adopter celui de sa mère — se taisait. Ses longues jambes maigres croisées l'une sur l'autre, ses belles mains nerveuses jointes sur un genou, il écoutait.

Il écoutait des strophes de Louis Le Cardonnell, les timides théories d'art d'Alphonse Germain ou les propos déjà sybillins de Paul Valéry.

Mazel était de Nîmes, Paul Valéry de Cette. Pour cette raison, Valéry collabora dès la première année à l'*Ermitage*. La discrétion de Boylesve aimait à se rencontrer avec la finesse de Paul Valéry. Par delà les années, Boylesve devait se souvenir de ces premières conversations avec l'auteur de ce petit poème publié en 1892 par l'*Ermitage* :

*O soirée à peine frivole
D'une mince lune sur l'eau
Qu'hallucine sans qu'il s'envole
Le noir silence d'un oiseau.*

Et c'est lui qui le premier fit campagne pour l'entrée à l'Académie de l'auteur retrouvé de *M. Teste* et de la *Jeune Parque*.

Il aimait les longs monologues à voix basse d'Hugues Rebell.

La réserve, fille de la timidité, et la distinction, tels étaient les signes extérieurs de Boylesve. Toujours soigné dans son vêtement, il marchait à l'ordinaire sans hâte. Je ne me souviens pas de l'avoir vu courir ; il préférerait manquer l'omnibus. Les hardiesses du *Mercur* de France, les discordances de la *Plume* l'effarouchaient. La parfaite tenue de l'*Ermitage* allait mieux à sa nature amie de la règle.

Même attitude au Vachette où la voix autoritaire de Moréas perçait le tumulte des dominos que l'on mêle et des jaquets :

— Racine, monsieur, je vous dis Racine.

Le dos appuyé sur la moleskine de la banquette, ses doigts rythmaient un vague

air de valse sur le bord de la table de marbre, ses yeux semblaient suivre la conversation, mais ils regardaient ailleurs. Il était à son œuvre entreprise. Il ne donnait que de petites proses et quelques essais de critique, il travaillait déjà à son roman du *Médecin des Dames de Néans* que *La Cocarde* de Barrès commença de publier.

Aussi n'était-ce ni au Vachette, ni rue de Varenne qu'il fallait voir Boylesve, mais chez lui. Cela n'était pas commode. Il habitait à cette époque une étroite garçonnière assez haut perchée, 19, boulevard Saint-Michel. Fort ménager et jaloux de son temps, il n'aimait pas à le laisser aux mains d'autrui. J'étais un des rares privilégiés ; j'avais le mot de passe permanent.

Nous étions tous deux de vieille souche bourgeoise et de la même terre. La Haye-Descartes, où il est né, et Saint-Gaultier, berceau de mes grands-

parents, sont d'aimables petites villes également bâties sur les bords de la Creuse. C'est, je pense, cette commune origine qui nous rapprocha et peut-être aussi une égale aversion pour les habitudes de flânerie ou de paresse du Quartier Latin. Aux cartes et aux Courses, nous préférions le Collège de France et la Sorbonne.

Aussi, n'abusai-je point du Sésame dont je parlais il y un instant... J'étais respectueux de son travail. D'ailleurs, nous nous voyions à peu près tous les soirs au restaurant. Le « Gandon » et le « Duval », du boulevard Saint-Michel, tour à tour, nous voyaient assis en face l'un de l'autre et conversant en toute familiarité et bonne harmonie. Les gens qui travaillent ne se rencontrent guère qu'aux repas. Boylesve ne fut jamais un gros mangeur ; ni gourmand ni gourmet, ce qu'il préférait dans les repas, c'était la compagnie. La longue solitude des

journées à sa table à écrire lui faisait, le soir, désirer une conversation. Et puis, je lui apportais des nouvelles de la ville, les potins de salle de rédaction, de coulisses. Parfois, nous dînions fort vite, car il travaillait jusqu'à l'extrême minute, et j'avais souvent des billets pour quelque répétition générale à laquelle me donnaient droit mes fonctions de courriériste dramatique et « d'avant-premiériste » dans un quotidien. Boylesve aimait cette détente ; mais si la pièce l'ennuyait, il ne pensait qu'à s'en aller. Après le second acte, parfois dès le premier entr'acte, au risque de faire scandale, il se précipitait au vestiaire et me mettait au désespoir, car j'étais, professionnellement, plus curieux que lui des dénouements. Il riait, sans pitié, traînant sa victime :

— Tu ne trouves pas cela idiot ?

— Mais si !

— Alors ?

C'est entendu ; il avait raison, et rien

ne le forçait à rester dans cette salle et à subir les élucubrations pénibles d'un méchant vaudevilliste. Pour la distraction de mon compagnon et pour mon propre repos, je faisais chaque fois des vœux pour que la pièce fût, au moins, supportable.

Une fois, abandonnant la causerie, il opta pour le théâtre, il en fut puni, et l'expiation se prolongea pendant la moitié de sa carrière. C'était vers la fin de décembre 1892. Il devait dîner avec Paul Souday et sa femme. J'arrivai au Vachette avec deux fauteuils pour la répétition de *Lysistrata*. Boylesve n'hésita pas.

— Malgré tous vos charmes, chère madame, souffrez que je leur préfère le beau spectacle qui nous attend de l'autre côté de l'eau.

Ce « malgré tous vos charmes » fut le point de départ d'une inimitié féroce que le mari, devenu l'important critique que

l'on sait, entretint jusqu'au départ pour l'autre monde de la dame offensée. C'est un de mes remords d'avoir causé ce cataclysme... Maurice Donnay y était bien aussi pour quelque chose.

Je fus d'ailleurs englobé dans cette rancune singulière ; pendant les vingt ans de son pontificat, Souday ne prononça pas une seule fois mon nom dans son feuilleton. Pour Boylesve, il s'y prit d'autre façon : chacun de ses livres nouveaux fut mis au pilori et livré tout écorché à la risée publique. Boylesve, je le sais, a souffert de cette injustice. A la veille de l'élection à l'Académie, le censeur se fit agressif, comme s'il eût voulu barrer la route à ce candidat indésirable. Il éplucha son récent ouvrage à la façon d'un professeur prévenu et marqua la plus mauvaise note... Boylesve fut tout de même élu. Alors, presque instantanément, une volte-face se produisit, qui n'étonna pas trop Boylesve et le rassura sur l'avenir.

Dans les temps héroïques où nous sommes encore, Boylesve songe peut-être déjà qu'il sera un jour un romancier goûté, connu, mais il n'en dit mot et, surtout, il ne fait rien pour parvenir à cet état privilégié. Il ne cherche point à faire des connaissances utiles. S'il est allé vers Barrès, c'est par unique sympathie, comme il le dit dans la dédicace de *Sainte Marie des Fleurs*, en 1897 : « En témoignage du profond plaisir que j'ai eu à connaître sa belle sensibilité. »

Ce livre avait été écrit durant les années 94 et 95, à la suite de son premier voyage en Italie. « C'est, dit-il à un de ses amis et confidents, une sorte de transposition de la réalité sur un ton d'extase amoureuse. »

Il n'était point alors cet « ennemi de l'amour » sous l'aspect duquel on l'a depuis si ingénieusement dépeint. Les voyages, au même pays, peuvent se suivre et ne point se ressembler.

Pour écrire le *Parfum des Iles Borromées* où il dit « avoir essayé de rendre l'enchantement sensuel d'un paysage et d'une saison », il se sert de ses propres impressions et parfois les devance comme l'on va voir. Voici une lettre de 1899, datée d'Aix-les-Bains :

« ... J'ai depuis quelques jours le plaisir de voir les Ducoté... Ils m'ont trouvé fort troublé, car je suis, pour l'instant, plongé dans une aventure qui n'est presque plus de mon âge et qui me remue jusqu'au fond de la moelle. Il y a, mon cher, au moins quinze jours que je suis amoureux ! Il y avait quelque temps que cela ne m'était pas arrivé, surtout à ce degré-là. Cela va finir mercredi prochain par le départ de mon héroïne. J'en tremble de douleur rien que d'y penser. C'est l'aventure du *Parfum des Iles Borromées* qui m'arrive après coup et dans des conditions d'une identité si extraordinaire que je suis épaté moi-même

d'avoir écrit les choses si exactement conformes à la réalité. Comme il est toujours ridicule de parler de ces affaires-là, je me tais. »

Cependant, à quelques jours de là, il ne résista pas à l'envie de me raconter la fin de l'histoire :

« Je suis plongé dans un état de prostration que tu ne m'as jamais vu, car je ne me souviens pas d'avoir été pincé comme ça depuis que je te connais. M^{me} Belvidera est partie mercredi, à midi. J'ai vu l'omnibus de l'hôtel descendre l'avenue de la Gare, j'ai aperçu la dernière ligne du profil. La seule différence avec le roman, c'est que j'étais plus favorisé que Dompierre et qu'il n'y a eu ni indifférence ni cruauté de la part de l'héroïne. Une heure avant le départ, elle avait échappé encore à la surveillance de M. Belvidera pour venir m'embrasser dans le jardin public et m'apporter des roses. Et tu aurais bien cru le monde

renversé si tu m'avais vu, après le sifflet du train, revenir dans ce jardin et passer dans le soir avec mon mouchoir sur les yeux, pleurant comme une Wallace. Je ne suis pas encore remis ; je suis dans un état qui me fait honte, d'autant plus que tout le monde sait parfaitement à quoi s'en tenir sur les causes de ma décomposition, car ç'a été une aventure publique grâce à l'extraordinaire beauté de l'héroïne et à la complète désinvolture avec laquelle elle affichait ses sentiments. Aujourd'hui encore, je n'en reviens pas que ça se soit passé sans grabuge, car M. Belvidera était furieux, et c'est un Italien vindicatif et colère. Il est vraiment italien quoique pas député ; sa femme est juive, anglaise, et a poussé en Algérie. Impossible d'imaginer une tête, des cheveux, des yeux et une taille pareils. Quand elle arrivait dans la salle de théâtre, tout le monde se retournait ; elle faisait cette année-ci l'effet que produisait

jadis Aimée Martial. Par quel philtre fus-je le roi de Grèce? Je l'ignore. Il paraît que j'aurais pu l'être dès l'année dernière, si ma modestie naturelle ne m'avait retenu de lever les yeux sur une si belle déesse. On a toujours tort de ne pas oser. Enfin, j'ai pu aimer une femme qui ne connaît ni Paris ni ce qui s'y fait, qui ne lit pas, qui n'est pas bête, qui a la tristesse et la beauté que j'imagine aux nuits d'Orient, qui n'a aucun respect humain, aucune manière de convention, et qui fait franchement ce qu'elle a envie de faire. Ne te fiche pas de moi, mais je suis brisé de chagrin. Tu m'entendras quelquefois sans doute parler de mon désir d'aller à O... cet hiver, quoiqu'il soit décidé, paraît-il, que le mari m'y tuera. Si j'avais la fantaisie de m'occire, c'est cet endroit que je choisirais pour me faire ça dans de belles conditions... »

Et il ajoutait, en post-scriptum : « 35° de chaleur dans chambre close, garantie du

soleil. Autant et plus dans mon cœur. »

Ce ne devait être qu'une flambée de paille. Mais quel est le saint qui eût résisté à une « si belle déesse » et qui faisait mieux que s'offrir, qui se donnait ? L'an d'après, lors d'une nouvelle offensive, « Dompierre » s'était heureusement ressaisi.

Des larmes de Boylesve, j'en avais vu couler plusieurs fois. Un soir, je le venais chercher pour dîner, je le trouvai en pleine crise. Quand je pus lui tirer une parole, j'appris qu'il venait « d'être contraint de tuer Carlotta » et que sa peine était infinie. Carlotta est la jolie marchande de fleurs du *Parfum* qui se noie par amour pour l'insensible poète Dante-Léonard William Lee.

Plus tard, il surveilla mieux sa sensibilité.

Boylesve ne fut pas un très grand voyageur. Il resta fidèle à l'Italie, jusqu'à offrir à ses paysages les intrigues qui se

nouaient devant lui ou à son profit à Aix-les-Bains.

J'aurais voulu faire avec lui la croisière de Grèce qui s'organisa en 1896 pour l'inauguration du stade des Jeux Olympiques d'Athènes. Charles Maurras, qui était de nos amis, partait par la voie de terre, représentant la *Gazette de France* ; correspondant du *Journal*, j'avais opté pour le chemin de la Méditerranée. Boylesve me fit retenir sa place en même temps que je retenais la mienne sur le *Sénégal*. La veille du départ, il se désista. Prétendant l'intérêt que la presse semblait porter au livre qu'il venait de publier, il ne quitta point Paris. Je lui dédiai le tout petit volume de mes notes de voyage. « Pour René Boylesve. Nous devons faire ensemble cette excursion, mon cher ami. Vais-je te donner des remords de m'avoir laissé partir seul ? » Et dans le texte, je faisais allusion à mes lectures sur le pont : « Et puis j'ai ton livre,

que je viens d'achever, ce *Médecin des Dames de Néans*, guérisseur des serviles torpeurs, professeur d'admiration et de vigueur, et bon guide vers le pays du beau et de la joie ! »

De Paris, il se contenta de m'envoyer des recommandations : « Mon cher Jacquot, si tu vis encore et si tu as abordé les rives bénies de l'Hellade, je rendrai grâce aux dieux de cette terre, qui sont les miens, et j'étoufferai deux colombes devant l'image d'Aphrodite... Fais pour moi une belle prière à Zeus Olympien du haut de l'Acropole, si tu n'es pas trop entouré de Barbares, et reviens-nous converti à la pure et raisonnable Beauté, non seulement pour éviter les sarcasmes de Moréas, mais pour la meilleure joie de ton âme... »

Boylesve était assez coutumier de ces abandons désinvoltes. Lorsque, renonçant au restaurant, nous résolûmes de prendre une cuisinière, c'est chez moi qu'eurent

lieu tous les dîners servis par cette bonne Marie, alsacienne dévouée, qu'il évoque dans la préface de l'édition illustrée de la *Maison de la Petite Livia* de mon frère Pierre de Querlon. Mais que de fois, au moment de servir, Marie nous apportait un pneumatique de René : « Je dîne sur l'autre rive. Excuse-moi. A demain. » L'autre rive, c'était soit sa sœur, M^{me} Émile Mors, soit la rue des Marronniers, chez les autres Mors où grandissait la jeune fille qui devait un jour devenir sa femme.

Ou bien, c'était une attaque brusquée du rhume des foins auquel il était fort sujet et qui, à la vérité, lui interdisait toute sortie.

Lorsque, des mains de Henri Mazel, l'*Ermitage* eut passé dans celles d'Édouard Ducoté, nous quittions nos habitudes pour nous rendre une fois par semaine rue Juliette-Lamber. Le midi avait cédé la place au nord. A la cor-

diale exubérance de Mazel, succédait l'aimable discrétion de Ducoté, corrigée par la vivacité sans apprêt de l'excellente M^{me} Édouard Ducoté. Les menus étaient plaisants et les convives fort divers et gais pour la plupart. Il y avait Claude Berton, Fabulet le traducteur de Kipling, le baron Doazan, André Gide, Henri Ghéon, de loin en loin Charles Guérin et, plus régulier, Hugues Rebell. Auda- cieux écrivain, Rebell était le plus timide des hommes. Il arrivait en fiacre, s'informait près du valet de chambre ; et s'il apprenait que nous étions à table, il rebroussait chemin. L'un de nous, ou Ducoté lui-même, se précipitait pour lui faire, de force, gagner sa place. Au bout d'une heure, quelquefois de deux heures, le cocher, oublié, venait s'informer de « l'Anglais » qu'il avait amené. « L'Anglais » rougissait et à voix basse demandait que l'on réglât pour lui sa dette, à moins qu'il n'assurât que c'était à dessein

qu'il avait conservé la voiture. Il lui arriva ainsi bien des fois de verser des louis dans la paume d'un cocher résigné.

Rebell faisait avec Boylesve le plus étonnant contraste : Boylesve maigre et barbu aux grands yeux graves, Rebell bien en chair, le visage lunaire, strictement rasé, et de tout petits yeux au sourire continu ; Boylesve tout en délicatesse et réserve, Rebell *bifrons*, oscillant entre une timidité maladive et une extrême impudicité.

Ils furent de bons amis avec un mutuel sans-gêne.

« Voici quelle fut ma pérégrination, m'écrivit un jour Boylesve. Tu sais que j'allais à Saint-Lunaire avec Rebell. C'était convenu. Je prenais le train de 9 heures du matin, gare Montparnasse où j'avais rendez-vous avec Rebell. Le matin du jour fixé, je suis pris de paresse et consulte mon indicateur pour voir s'il n'y avait pas quelque train plus

commode. Rebell, je ne m'en tourmentais pas, n'ayant que la confiance qu'il mérite en sa fidélité à un rendez-vous. Je trouve un train qui ferait bien mon affaire, vers une heure de l'après-midi. Le seul inconvénient était qu'il n'allait pas à Dinard, mais à Trouville. Je résolus de prendre ce train et allai coucher le soir à Houlgate. Là, je passai cinq ou six jours dans une morne tristesse, malgré le nombre de jeunes personnes aux regards faciles que contient cet endroit copurchic, mais sans doute à cause d'un temps affreux. Quelqu'un, que j'y rencontrai par hasard, m'emmena à Cabourg où ma mélancolie s'accentua jusqu'au dégoût. Je pris le rapide de Paris où je me trouve relativement bien malgré un temps de chien, mais plus supportable ici qu'ailleurs. Et Rebell ? me dis-tu, que fit-il à la gare Montparnasse ? Je le trouvai à sa table de travail où je l'avais laissé sur les pages humides de *La*

Nichina. Il ne s'était pas dérangé. »

L'oubli d'Hugues Rebell à se rendre à un rendez-vous convenu avait donc assez souvent une noble excuse. Il en était de même pour Boylesve : il sacrifiait tout à son humeur du moment et surtout à son travail.

Je n'ai qu'à ouvrir au hasard les lettres que j'ai conservées et je le revois acharné à son labeur quotidien. Ces lettres, pendant ses absences, remplaçaient nos bonnes causeries du soir. Le voici en proie à *Mademoiselle Cloque* :

« Je suis comme un ours au milieu d'une jeunesse assez tumultueuse que je ne vois qu'aux repas. J'ai renoncé à toutes les joies du jour, et du matin au soir, à 7 heures, je suis enfermé dans ma chambre avec *Mademoiselle Cloque*. Il fait tellement chaud que je suis obligé de me tenir quasi nu vis-à-vis de cette pauvre vieille fille qui ne s'en offusque

pas trop, ayant, par ailleurs, bien d'autres objets de trouble... »

Ailleurs :

« J'oubliais que tu as à me pardonner ma négligence. Mais tu es averti une bonne fois, pas ? D'ailleurs, il ne faut pas m'en vouloir ; j'ai perdu totalement la notion du temps. Je n'ai pas cessé de travailler depuis que je t'ai quitté, sauf trois jours passés en Suisse, et mes soirées que je consacre au théâtre pour ne pas perdre nos bonnes habitudes de Paris... »

Je pourrais citer vingt autres passages.

« Mes jours s'écoulaient ici, comme d'ordinaire, dans la confection de mes trois pages d'écriture. Dîné hier soir avec les T. N., qui crèvent d'ennui. Je comprends cela. Il n'y a rien à faire ici pour les gens inoccupés... Je suis enfermé dans mon roman et rien autre n'existe pour moi... On se calfeutre, on ne voit personne ; milieu excellent pour

le travail. Mon plaisir est de causer et d'aller me promener avec Bébé qui a plus de raison qu'aucun homme. »

Bébé était le nom familier de la future M^{me} Boylesve, encore très jeune, dont René dirigeait les lectures et qui prisait fort, elle aussi, les conversations avec son grand ami.

Cet amour de la solitude et du travail l'a-t-il jamais quitté ? Je le retrouve dans une lettre qui date de dix ans plus tard :

« Je ne sais comment le temps passe ici... Je ne suis occupé que de mon livre ; je m'y mets au saut du lit ; je consacre une demi-heure avant midi à aller chercher les journaux jusqu'à Deauville, et, à deux heures, je suis replongé dans mon histoire jusqu'à ce que j'en ai plein le dos ; alors, je cours n'importe où prendre l'air, et la nuit vient... Nous n'avons d'ailleurs pas mis les pieds à Trouville pendant la saison qui fut, dit-on, fort

brillante. Etre aperçu dans le monde m'est insupportable... »

Dans des notes qu'il envoya à son vieil ami Auguste Chauvigné, à Tours : « Si j'ai une originalité, dit-il, j'inclinerai à croire qu'elle résiderait *dans une sensibilité vive et sans cesse froissée*, qui cherche à se déployer comme un limaçon tire ses cornes en se promenant dans l'allée du potager, après la pluie, et les rentre brusquement au moindre heurt et même se recroqueville en sa coque. C'est de ce froissement que naît une mélancolie pessimiste qui alterne avec des moments d'humeur, quelquefois de comique, et que naît l'ironie par où l'homme trop sensible se venge ou du moins croit se venger ¹... »

Il se dépeint lui-même avec cette vive sensibilité dans *Le Meilleur Ami*, un de ses livres les plus parfaits. Henri, c'est René, comme le Riquet de *l'Enfant à la*

1. *Le Jardin Secret*, par Auguste Chauvigné, p. 66.

Balustrade. Claude Gérard, le « magnifique lancier de Nemours, beau, svelte et grand garçon » du bal costumé chez les Chanclos, c'est mon camarade S. R. qui terminait sa médecine et non son droit. Nous nous étions connus au Val-de-Grâce où nous avons fait tous deux un an de service militaire comme infirmiers, ayant été moi-même, le jour du tirage au sort, inscrit comme étudiant en médecine. C'est par moi qu'il fut invité à ce bal... Dans ce roman, il est fort bien dépeint, beau parleur, un peu fat, et sa maîtresse Isabelle, telle qu'elle était, avec son passé trouble, son besoin de confidences, son obstination à se faire épouser. Quant à Bernerette, il n'y a aucun doute, c'est celle-là même que Boylesve, dans ses lettres, nommait familièrement Bébé. Bébé a grandi. Elle attend le Prince Charmant et c'est pour cela qu'on a invité « des quantités de gens » à ce bal costumé. Henri qui raconte l'histoire, ne prétendait guère

jouer ce rôle de Prince Charmant. « Il y avait si longtemps que j'étais l'ami de Bernerette ! » « La main de Bernerette, non vraiment, je n'y pensais pas. » M^{lle} de Chanclos choisissant le costume de *la Finette* de Watteau, il adopte celui de *l'Indifférent*. « Voilà qui vous ira bien ! » dit M^{me} de Chanclos. Et puis surgit le lancier de Nemours... A partir de cet instant, c'est-à-dire dès la douzième page du livre, l'histoire est inventée. Tous les personnages gardent chacun son caractère, mais le romancier se substitue au héros du livre. Ce Prince Charmant, auquel Bernerette a fait allusion, si c'était le lancier de Nemours ! Avec l'embrouillamini de l'existence de Claude Gérard, qu'est-ce qui se produirait ? Avec la difficulté qu'il a lui-même à se décider, comment ne subirait-il pas la pire destinée ?

Dans la vie réelle, Henri épousa Bernerette. Le roman est fait de toutes les transes, de toutes les hésitations, de tous

les scrupules qu'un ami tendre a éprouvés, jusqu'à ce qu'enfin le meilleur destin se soit organisé le plus naturellement du monde et sans qu'aucun Prince Charmant ait mis le moindre obstacle.

« Si j'ai une originalité, elle réside dans une sensibilité vive et sans cesse froissée. » *Le Meilleur Ami* est le roman de cette sensibilité-là, qui, prise d'une peur rétrospective, et mue par le talent le plus délicat, a donné naissance à ce chef-d'œuvre de René Boylesve qu'est le roman supposé d'Henri et de Bernerette.

Il y a dans tous les livres de Boylesve une base non seulement de « choses vues », mais souvent, de « choses senties, souffertes ». Dans *la Becquée*, dans *l'Enfant à la Balustrade*, sa mémoire ressuscite les heures émouvantes de son passé de demi-orphelin.

Dans *La Jeune Fille bien élevée* et dans *Madeleine jeune femme*, il fait siens les souvenirs « romancés » d'une très proche

parente, et il nous ramène dans cette Touraine dont tous les paysages se sont gravés dans son cœur qui est chez lui comme une plaque sensible à l'arrière-fond des yeux...

*
* *

J'écris ces lignes sept ans après la mort de mon ami.

Dès le lendemain, j'ai donné aux *Nouvelles Littéraires* de « simples notes » auxquelles, pour ce petit volume, j'ai emprunté quelques passages, et à *la Vie catholique*, cet adieu :

« Je viens de voir, pour la dernière fois, mon plus vieil ami de lettres. Il était étendu, tout habillé, sur le drap blanc d'un étroit lit de cuivre, les mains jointes, ses longues et souples mains et son beau front tourné vers le ciel. Autour de lui, on avait déposé des roses, des œillets rouges. Un bouquet de violettes de Parme servait de socle à un crucifix près

duquel un rameau de buis trempait dans de l'eau bénite.

Il dormait enfin, après avoir pendant de lourdes journées imploré la grâce du sommeil. Un imperceptible sourire errait sur ses lèvres. C'est que, très peu avant d'entrer dans l'éternel repos, il avait, de ses grands yeux bruns de visionnaire, aperçu autour de son lit une assemblée de figures aimées.

La « tante Planté », en aînée de la famille, s'était avancée la première, la femme de raison, qui, jusqu'à sa dernière minute, s'occupa de tous les gens de sa maisonnée « ressemblants aux petits oysellets qui ne peuvent encore voler et qui baillent tousjours attendans la becquée d'autrui ».

— Je te l'ai dit, petit, tout n'est pas vain. Selon mon conseil, tu t'es attaché à quelque chose et tu t'y es cramponné comme s'il n'y avait rien au monde de plus important. Rappelle-toi, quand nous

nous promenions ensemble. Tu te penchais d'abord pour voir le blé pousser et puis il devenait plus haut que toi. Aujourd'hui tu as battu ta récolte, et voici que l'on compte le boisseau de ton grain...

M^{lle} Cloque vint à son tour. Dans sa jeunesse, elle avait vu le vicomte de Chateaubriand qui avait loué sa faculté d'enthousiasme. Elle avait d'abord lutté, elle avait été vaincue, mais elle n'avait perdu ni la foi, ni l'espérance :

— Je vous remercie, monsieur, d'avoir raconté ma pauvre histoire. Il faut essayer de ne pas se laisser dévorer par la médiocrité, la vulgarité. Il semble bien que vous avez réussi à vous garantir de leurs empiètements. C'est pourquoi la foule, qui a rarement raison, n'est pas encore venue à vous. Consolez-vous.

Puis ce fut Riquet : appuyé sur la balustrade du lit de cuivre, il regarda cet homme rigide, comme il regardait le Vigny de bronze de sa petite ville

natale : « Que voyez-vous, que voyez-vous, vous qui êtes maintenant au-dessus de nous ? », et il répéta des paroles qu'il avait retenues : — Mon enfant, les pensées forment un jeu de patience merveilleux ; il s'agit de trouver entre elles un certain ordre. Tant que cet ordre n'est pas trouvé, elles clochent et nous font mal ; quand vous le tenez, vous voyez Dieu.

D'autres « personnages » attendaient leur tour : Madeleine jeune fille et Madeleine jeune femme tenaient par la main Bernerette de Chanclos, et toutes trois tremblaient d'émotion.

— Il faudra, dit Bernerette, qui pensait à l'allée des abeilles et aux rayons des livres, mettre un crêpe noir aux ruches de celui qui vient de partir.

Plus loin, n'osant pas approcher, la trop belle M^{me} Belvidera, M^{me} de Pons, Élise, d'autres encore ne savaient que gémir. Carlotta tenait dans ses bras une

énorme gerbe fleurie. Par les fenêtres entr'ouvertes, on entendait pleurer un jet d'eau et se lamenter les petits dieux abandonnés. Une bourrasque glacée éteignit le bruit de l'eau, balaya les parterres. Et ce fut un grand silence désolé.

Riquet n'avait point quitté l'appui de cuivre du lit funèbre. Mais il ne voyait plus le déchirant présent. Avec l'audace heureuse de la jeunesse, il reliait le lointain passé au proche avenir. Il chassait l'hiver et un nouvel été resplendissait. Il évoquait son premier maître, le curé de Beaumont.

« C'était un vieillard maigre. Son front luisait au soleil, ainsi que sa soutane rapetassée. Il donnait tout ce qu'il avait. Sa figure rappelait les ascètes de la Thébaïde... Une quantité d'insectes bourdonnaient dans son jardin en friche. C'était une charmante musique... Comme nous faisons silence, on l'entendit un bon moment tout à l'aise. Ce chant de

la création, sous les bienfaits du ciel, allait au cœur du saint homme. Il écarta les mains : son œil se trempa et il dit :
— Comment ne pas aimer Dieu ! »

* * *

Aujourd'hui, il ne s'agit plus de pleurer. Mais peut-être l'heure est-elle déjà venue de défendre l'œuvre de René Boylesve, contre une certaine indifférence qui se répand et contre son auteur même qui songea à la renier.

Dans une visite que je fis à Henri Bergson, un peu après la publication de ses *Deux Sources de la Morale*, nous en vînmes à parler de Boylesve pour qui le grand philosophe avait eu une vive sympathie. Je voudrais pouvoir rapporter ici les paroles exactes de Bergson ; en voici du moins le sens :

— On m'a dit que M. Boylesve, sur la fin de sa vie, avait été pris d'un grand

enthousiasme pour les livres de Proust et qu'il avait le dessein d'écrire désormais selon cette formule. Il n'en a point eu le temps. Et comme cela eût été dommage ! Si j'avais connu cette intention, j'aurais essayé de le mettre en garde contre une pareille aberration. Ce qui fait le charme des livres de René Boylesve, c'est qu'ils sont, à la fois, bien de notre temps et de la belle lignée française. Je n'aime point les livres en désordre, si curieuses que soient les impressions qu'ils nous apportent.

Je suis bien assuré que Henri Bergson a pris du plaisir à lire les Marcel Proust, mais là n'est pas la question. Il me plaisait d'apprendre que le grand philosophe goûtait l'art avec lequel Boylesve bâtissait ses romans, et sa langue pure, sobre, musicale.

— Je ne sais si je l'aurais convaincu, reprit M. Bergson, après un silence ; j'aurais, du moins, essayé de le rassurer.

Il y a Proust, lui aurais-je dit, et il y a Boylesve. Ne nous privez pas de Boylesve.

Henri Bergson aurait pu ajouter :

— Proust vous lisait et il avait assez de jugement pour vous ranger parmi les meilleurs écrivains de notre langue...

Tous les livres tourangeaux de Boylesve et particulièrement la *Becquée*, l'*Enfant à la Balustrade*, le *Bel avenir* ne sont-ils pas des « à la recherche du temps perdu » ? Seulement, parmi ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, Boylesve choisit, émonde et, au lieu d'étaler ses matériaux hétéroclites, il les soupèse, les met en ordre et les emploie à construire une œuvre harmonieuse.

— Ce que nous savons le mieux, c'est notre famille, me disait-il. C'est là qu'il faut chercher nos modèles. Cette vie nous appartient, nous n'avons qu'à puiser à même.

Grâce au recul, les petits détails,

inutiles ou tout au moins superflus, tombent. De la fresque du passé ne restent que la grande ligne et la couleur; avec ces deux éléments primordiaux, l'artiste, laines en main, tisse sa tapisserie.

— Ce que nous savons le mieux, aurait pu ajouter Boylesve, c'est notre enfance, c'est notre pays natal.

Et, en effet, dans les romans où il évoque sa jeunesse en Touraine, on le sent tout à fait à son aise. Il n'a pas besoin d'accumuler les descriptions; en quelques mots, il nous fait voir, il nous fait comprendre le paysage, le milieu, les gens. Il est chez lui, parmi tout ce qu'il aime. Et il nous communique cette amitié. Ainsi, par une fiction toute naturelle, il transporte parfois ses héros dans cette province qu'il connaît depuis toujours; il les fait s'y fixer pour nous y conduire à notre tour. Dans *Le Meilleur Ami*, M. de Chanclos possède un château près de Langeais, non loin

de la Loire. Les chasses sur les terres de la Tourmeulière sont des réminiscences des chasses aux environs de La Haye-Descartes. S'il s'agit d'une fantaisie comme *La Leçon d'Amour dans un Parc*, quel décor va-t-il choisir ? « Ce château était situé sur la pente d'une de ces douces collines comme il y en a tant et de si jolies au bord de la Loire. »

Dans *Mon Amour*, le héros passionné nous mène en Avignon, à Aix-les-Bains, en Bourgogne, mais il y a une page datée de Langeais. « Tous mes ravissements à la vue, au son, au parfum des choses, je les ai eus ici, à huit ans, dans le jardin potager d'un vieil oncle, pendant que le jardinier, nommé Cadoudal, chaussé de gros sabots et portant deux arrosoirs énormes, marchait dans une étroite allée en posant méticuleusement les pieds l'un devant l'autre, avec la précision d'un balancier de pendule, et arrosait les radis. » On peut, quelle que

soit la province, avoir un pareil souvenir. Oui, mais poursuivez la promenade dans ce « temps retrouvé » : « On disait « messieurs les melons »... et dans ce « messieurs les melons », il y avait le sourire de Touraine, particulier aux gens du cru, qui, d'un mot souligné à peine, entend dire beaucoup et finement, touchant surtout la comédie des hommes... » Beaucoup et finement, voilà la caractéristique de cette province où Boylesve trouve tous ses meilleurs élans. Poursuivez le pèlerinage, voici le cimetière de Beaumont et l'évocation de trois femmes « à qui il doit la vie », voici Courance, le vieux noyer, le dolmen et tout le domaine : « O pierres ! ô noyers ! ô sol du chemin, dur comme le roc et dont le contact à mes semelles m'est plus agréable que des caresses, que contenez-vous ? Qu'êtes-vous ? Quelle âme en vous me chuchote ce langage obscur qui a la puissance d'une parole d'amour ?... »

Je ne prétends pas biffer toute l'œuvre de Boylesve d'après la guerre, ni réduire l'importance du « jardin détruit », mais ce grave épisode de la vie de mon vieil ami dépasse les limites du sujet que je me suis imposé. Cette fois la Touraine est tout à fait oubliée ou bien elle passe à l'extrême arrière-plan. La « sensibilité » est toujours « vive », elle ne cesse pas « d'être froissée » ; elle se double même de scrupules, voire de remords. Le cas du D^r Baragère le passionne. « Il mit devant lui ses deux bras et les arrondit en ayant l'air de porter un fardeau énorme. Ce fardeau, c'était précisément le mystère pesant. » « Pas une fois je n'ai franchi le trajet qui me séparait de M^{me} Jannet sans avoir l'envie de rebrousser chemin. »

Peu de jours avant son départ brusqué pour la maison de santé d'où il ne devait plus jamais revenir, j'eus la révélation que quelque chose d'allégeant animait l'esprit de mon ami. Il m'avait convié à venir

déjeuner avec lui, dans son logis solitaire de la rue des Vignes. Je le trouvai plus ouvert, plus expansif qu'il n'avait été depuis longtemps. A table, il accepta un peu de tout ce qu'on lui présenta, il but sans hésitation, même un peu de café, de cet exquis café turc qu'il avait pris l'habitude de faire servir depuis « notre » voyage de Grèce, mais dont il se privait lui-même d'ordinaire. Il semblait avoir abandonné tout régime. Gaiement, il me donna des nouvelles de sa femme. Le poulet, dont nous avons savouré chacun une aile, venait de son élevage des Basses-Pyrénées. Et j'eus la certitude que mon ami était à la veille de prendre une importante résolution, de « rebrousser chemin » suivant l'expression et le désir du D^r Baragère... La forêt maléfique où il s'était engagé allait être trouée par une belle voie claire. Je fis part de ma découverte chez moi. Une ère nouvelle allait s'ouvrir.

Hélas ! quelques jours plus tard, j'apprenais qu'on allait l'opérer. Je courus d'abord rue des Vignes où sa bonne Maria, la fidèle servante à qui sa femme l'avait confié, me révéla la tragique vérité. Tout espoir était abandonné.

Il terminait cette « seconde vie » que je me suis interdit d'aborder, mais de sa « première vie » des souvenirs ressuscitèrent. Dans sa fièvre il voyait Paul Souday, il lui parlait, il répondait à des paroles que lui seul entendait et qui étaient l'écho sans doute des injures d'autrefois. Il fallait y mettre un terme en reconduisant jusqu'à la porte l'ombre anticipée et indésirable. Cette dernière ardeur de l'artiste qui défend son œuvre s'apaisa et il expira doucement.

A la dernière visite que je lui fis, sa sœur et sa femme étaient agenouillées à son chevet. La forêt était abattue. On respirait autour de lui un air généreux, magnanime.

* * *

Je ne voudrais pas terminer ces notes amicales sur cette funèbre image. Qu'une fois encore soient évoquées nos causeries. Un de ses thèmes favoris était l'art du roman. Il l'a si souvent traité que Gérard-Gailly a pu former tout un livre avec les « opinions » exprimées par Boylesve le long de sa carrière¹. Quelques-unes des pages avaient, dès 1926, paru dans *Feuilles Tombées* précédées d'une notice de Charles Du Bos. « Si je dis : « J'aime mieux l'art que « la nature », cela fait bondir un auditoire ordinaire. Pourtant, cela signifie tout simplement que je préfère le fruit de l'homme, le fruit de l'esprit humain, le fruit de l'homme-génie, au fruit du pommier. »

Boylesve était un lyrique. Il se promenait parmi la foule. Un geste, une parole, un acte l'ayant ému, il se retirait dans sa

1. *Opinions sur le Roman*, Paris, Plon, 1929.

coquille et il chantait, pour satisfaire son cœur beaucoup plus que pour attirer les badauds. Il chantait le mieux qu'il pouvait, car pour lui le rôle de l'écrivain était de créer de belles œuvres où circule le sang de la réalité auquel le génie de l'artiste imprime son rythme.

En 1911, il écrivait *Madeleine Jeune Femme* et publiait dans une collection illustrée *Mademoiselle Cloque* qui datait de 1899. Il m'adressa un exemplaire de la nouvelle édition avec cette dédicace : « En souvenir du temps où j'écrivais ce livre près de toi. Et dire que je dois me déclarer satisfait d'avoir vieilli, moi, plus que mon livre. »

Dès le premier numéro de la *Revue des Deux Mondes* où parut *Madeleine Jeune Femme*, je le complimentai et il m'écrivit :

« Je crois que j'ai mis dans ce roman plus que dans aucun autre. Cependant, en relisant *Mademoiselle Cloque*, je m'aperçus que j'avais déjà toutes ces idées-là en

1899. J'ai même été stupéfait de trouver cette vieille *Cloque* un roman qui me paraît très bon. Il a sombré dans un tel océan d'indifférence que je ne l'avais pas moi-même repêché ! Et c'est en relisant tous les romans auxquels, depuis, on fait un sort brillant par les prix, par la trompette de la renommée, que je me surprends à concevoir quelque orgueil de ce que j'ai fait dans le silence. Il s'est vendu, en treize années, 3.400 exemplaires de *Mademoiselle Cloque*¹ ! »

Et lorsque parut *Madeleine* en volume, il m'envoya une lettre qui résume bien l'opinion qu'il défendait lorsque nous abordions la question de la morale en littérature. Je préfère la donner ici plutôt que d'inventer un dialogue d'après mes souvenirs.

« Mon cher Jacques, je reçois la coupure du numéro de *l'Éclair* où tu me fais le

1. *Mademoiselle Cloque* a pris sa revanche et c'est aujourd'hui le roman le plus répandu et le plus goûté de René Boylesve.

grand plaisir de parler de mon roman. Sois-en chaleureusement remercié. Je ne crois pas que beaucoup comprennent, aussi bien que tu l'as fait, que j'ai tracé — mal ou bien, mais tout de même avec des couleurs de bon ton — le portrait d'une femme française de pure race, et le tableau à peu près complet, aussi impartial que possible, des mœurs qui ont fait cette race. C'est pour moi le complément de *Mademoiselle Cloque* et de la *Becquée*. Dans celle-ci, c'est le *bon sens* encore qui est le héros; dans celle-là, c'est encore l'idéalisme et l'idéal *religieux*, parce que c'est la religion qui a fait notre race. Les conservateurs, les traditionalistes s'apercevraient peut-être que j'apporte une pierre à leur édifice si je criais à tue-tête que je leur apporte une pierre. Mais je ne crierai, je ne dirai même jamais cela, parce que je ne fais pas exprès de travailler *dans ce sens*. Je travaille, à mon avis, *dans*

le sens de la vie, et si c'est la vie elle-même qui leur donne raison, il me semble que son appoint est autrement plus important que le mien ! Je n'ai pas d'opinion préconçue, je ne décide pas ma conclusion *à priori* ; je suis pas à pas, fidèlement, la vie telle qu'elle m'apparaît, et si c'est là qu'elle me conduit, je m'arrête là. Est-ce qu'un tel aboutissement qui est dû à la force des choses même, qui est fondé sur l'expérience, sur la réalité, n'est pas plus précieux que celui qui vient d'un homme de parti arrangeant les événements et les hommes à sa guise ? Voilà, mon cher Jacques, où nous différons d'avis. Le mien est solidement, fermement assis, et je crois que vous n'avez pas à vous en plaindre... Tu as eu l'audace ou la belle générosité de parler d'un livre, aimable ou non, où je crois avoir mis plus qu'en aucun autre de mes livres, mais dont personne ne parlera. Je t'en remercie du fond du cœur

et te serre la main avec toute ma vieille amitié. Quand viens-tu déjeuner ?... Avertis en téléphonant... »

Il ne faudrait pas croire que, dans notre amitié, tout commence et tout finisse par des déjeuners et des dîners, cependant ces sortes de réunions furent innombrables. Témoin encore cette gentille invitation qui date de l'installation de René et de sa femme au 2 de la Chaussée de la Muette.

« Je suis revenu en effet et déjà presque depuis une quinzaine que nous avons passées dans les redoutables *épreuves*, à la fois d'imprimerie et de déménagement... et d'aménagement ! Enfin, cela commence à se tasser et, depuis ce matin, nous pourrions, à la rigueur, offrir une côtelette qui ne soit pas saupoudrée de plâtre... Si tu veux que cette côtelette te soit offerte, viens à midi quand tu voudras, et amène si possible Pierre : il y aurait alors deux côtelettes. D'après ce que tu

me dis, tu es garçon encore : que si ta femme était de retour, il y aurait trois côtelettes; nous avons la place... Invitez-vous et venez inaugurer notre vierge appartement... »

Pierre, c'est mon cher petit Pierre de Querlon pour qui René avait une affection d'aîné et qui devait mourir deux ans plus tard. Il me plairait de donner ici le bel article que René lui consacra dans *l'Ermitage* de juillet 1904. En voici du moins quelques lignes où Boylesve note encore une de ses « opinions » sur l'art d'écrire :

« Et un beau jour, Pierre de Querlon nous donnait à lire des *Tablettes romaines*, où à l'atmosphère latine se mêlait un air neuf, frais, soufflant librement, je ne sais comment, mais j'en sens la saveur exquise. Il n'était pas esclave! Il ne copiait pas! Sous un habit antique, il animait des figures de la rue Du Sommerard! C'était un garçon qui avait su

voir tomber la pluie sur les pavés et des femmes traverser la chaussée en épargnant leur jupe ! Rare et charmant plaisir de découvrir que quelqu'un écrit non parce que écrire mène à ceci et à cela, mais parce que, véritablement, un démon s'agite dans son cœur ! Et déjà sa sincérité d'inspiration lui façonnait un style. C'est le plaisir qui donne le style : ceux qui s'embêtent la plume à la main, font fuir de dégoût la forme divine. »

Lorsque Henri de Régnier eut le grand plaisir d'accueillir René Boylesve sous la Coupole, il fit cette remarque que Boylesve, vrai troglodyte, n'avait fait partie d'aucun des cénacles de son jeune temps, ni figuré dans les banquets qu'organisait *La Plume*. Les cénacles étaient trop bruyants, les banquets trop mêlés.

Cependant, je le revois à un dîner d'apparat et c'est sur cette aimable image que je terminerai. Entre amis, l'idée nous

était venue d'avoir pour nous seuls, un soir, Anatole France qui n'était à cette époque qu'un poète athénien et un exquis conteur français. Nous avons choisi comme restaurant la Tour d'Argent à cause du renom mérité de sa cuisine et aussi à cause de son voisinage des quais et du chevet de Notre-Dame. J'ai conservé le plan de la table. Nous avons à droite, à gauche et en face de notre invité, quatre jeunes comédiennes et jolies femmes, M^{lles} Rose Syma, Dorsy, Darmières et Grimauld. Entre elles et lui, il y avait Charles Maurras, Hugues Rebell, Lionel des Rieux, Des Touches, Amouretti, Boylesve et moi. Il n'y eut point de discours, mais quelques poèmes des *Noces Corinthiennes* dits par ses voisines et un court remerciement, timide, un peu hésitant et précis de France, touché et ému.

La soirée se termina chez Lionel des Rieux, le promoteur de ce gala littéraire,

et dont le magnifique rez-de-chaussée provençal semblait fait pour recevoir les amis de la Poésie.

Et si j'évoque Boylesve à la Tour d'Argent, puis avenue de Villiers, c'est que, ce soir-là, je vis sa sauvagerie conquise et que j'eus peut-être le pressentiment que lui aussi, un jour, devenu un écrivain célèbre, saurait recevoir et être reçu. Notre retour dans la nuit ne manqua pas d'enthousiasme. Boylesve n'était point expansif à la façon de certains de nos amis d'alors. Mais lorsqu'il était heureux, il avait une façon particulière de marcher, de parler, de regarder qui trahissait son émotion. Ce soir-là, il avait sans doute acquis toutes sortes de raisons d'avoir confiance en lui et en l'avenir auquel il se préparait sourdement.

RENE BOYLESVE
ALPHONSE DAUDET
ET
LE PREMIER PRIX GONCOURT
PAR
GÉRARD-GAILLY

RENÉ BOYLESVE
ALPHONSE DAUDET
ET
LE PREMIER PRIX GONCOURT

Edmond de Goncourt mourut le 16 juillet 1896, à Champrosay où séjournait Alphonse Daudet. Et si le testament d'Edmond de Goncourt fondant l'Académie des Dix avait été agréé aussitôt par le Conseil d'Etat, il est très vraisemblable que René Boylesve, avec son premier roman *Le Médecin des Dames de Néans*, eût été le premier bénéficiaire du célèbre prix. Bien qu'il ne fût pas encore indispensable à cette époque d'obtenir un prix célèbre pour forcer l'attention du public, on peut croire que l'œuvre de René Boylesve, l'obtenant, eût joui d'une diffusion plus rapide et plus grande,

comme ce fut par la suite le cas de plusieurs œuvres primées qui étaient loin de valoir la sienne.

*
* *

Le premier président de l'Académie non encore officielle, Alphonse Daudet, connut René Boylesve tout jeune auteur. Contre l'ordinaire, ce fut l'aîné qui sollicita le cadet.

Leurs relations débutèrent précisément sous le signe des Goncourt. Le lendemain de la mort d'Edmond, René Boylesve publia dans *L'Ermitage* — août 1896 — une étude qui était tout autre chose que de circonstance, une étude d'une sympathie extrêmement indépendante. Alphonse Daudet, pour qui cette signature était nouvelle, envoya ce remerciement à René Boylesve :

« 14 août 1896. Très touché par ce que vous dites si noblement, si justement, de

l'œuvre des Goncourt, je mets, ici, monsieur, l'expression de ma vive sympathie pour vous, A. D. »

En réponse à ce mot, il recevait *Le Médecin des Dames de Néans* récemment paru, et qui lui fut une révélation. Il souhaita en voir l'auteur, et le lui écrivit — 21 septembre 1896 — :

« Je serai si heureux de connaître l'auteur du *Médecin des Dames de Néans*. Car il est exquis, pleinement exquis, votre livre. Et celui qui l'a écrit est lui-même un bien curieux médecin d'âmes. Septime et M^{me} Durosay sont vrais de la vie éternelle. Ah ! les délicates variations sur l'abri, l'amour, et le plaisir¹ ! » Alphonse Daudet poussait la sollicitude jusqu'à indiquer les heures de train : « Gare de Lyon. Station de Ris. Départ à 3 h. 20 ou à 5 h. 20. On dîne, et on part à neuf heures et demie. »

1. Septime, le héros du livre, a dix-sept ans, M^{me} Durosay, l'héroïne, est une jeune femme d'entre vingt-cinq et trente ans.

René Boylesve était timide, il s'abstint, et il fallut qu'Alphonse Daudet transformât son invitation en sommation pour que le jeune auteur y cédât.

Quelles furent leurs relations ? De cœur, certes, comme en témoignent les rares billets qui subsistent. On ne pourrait que regretter la rareté de ces témoignages, sans un hasard qui a sauvé de la destruction quelques feuillets écrits par Boylesve bien des années plus tard, mais rejetés par lui du roman où ils devaient primitivement trouver place.

Ce roman, c'est *Le bel avenir*, composé en 1904. Boylesve y traite de l'éducation universitaire, et met en scène trois jeunes gens : Alex Dieulafait d'Oudart, Paul Chef-Boutonne, et Hilaire Lepoiroux, ainsi que leurs mères rivales. Trois jeunes gens quelconques et inégalement sympathiques. A ce trio, Boylesve avait d'abord adjoint, sans l'y fondre, un quatrième jeune homme, plus âgé, plus

marqué aussi : Henri Nadaud, qu'on avait déjà rencontré, enfant et orphelin de mère, dans *La Becquée* et *L'Enfant à la Balustrade*, qui se retrouvera à l'âge d'adolescence dans *Je vous ai désirée un soir*, et à l'âge d'homme dans *Mon Amour*. Henri Nadaud, c'est l'auteur lui-même ; ce qui prouve, et là n'est point l'unique preuve, que *Le bel avenir*, malgré son lieu de scène qui est généralement Paris, appartient au cycle bourgeois et tourangeau de *Mademoiselle Cloque*, de *La Becquée*, de *L'Enfant à la Balustrade*, etc. Mais René Boylesve s'est vite rendu compte que son Henri Nadaud, privé dans *Le bel avenir* de s'exprimer à la première personne comme dans les autres œuvres, formerait ici poids mort, d'autant qu'il faisait un peu double emploi avec Alex Dieulafait d'Oudart ; et il l'a écarté, dès que se fut précisé à lui-même le rythme de son récit.

L'un des feuillets sacrifiés, et par

conséquent inédits, raconte deux visites faites par « Henri Nadaud », auteur de *Jeannine* et de *Ma tante*, à Renan et à Alphonse Daudet. Renan est mort en 1892. Est-il vrai que le timide Boylesve ait affronté Renan dans son bureau du Collège de France? Il était alors bien jeune, il n'avait pas encore publié la moindre plaquette, et il n'aimait guère Renan en ce temps-là. N'est-il pas raisonnable de croire qu'il a simplement imaginé, pour le compte de son substitut romanesque Henri Nadaud, cette entrevue avec Renan, afin de mieux faire ressortir l'autre avec Alphonse Daudet? Voici cette page, restée dans son premier jet, et qu'il n'est point superflu d'exhumer :

« Deux plaquettes publiées par lui (Henri Nadaud) à ses frais, ces dernières années, et passées inaperçues, avaient été remarquées par deux hommes d'un génie très différent : Renan, sensible aux nuances subtiles de l'esprit d'Henri

Nadaud, à la délicatesse savante de son style, et au charme même de ses timidités; et le romancier Alphonse Daudet, curieux de toute jeunesse, et posant, avec une sûre divination, sa main tremblante sur le front de l'écrivain qu'il sentait doué non pas du don d'observation mais du don d'amour, qui permet seul de pénétrer les hommes et de créer d'eux des figures impérissables.

« Elles étaient bien mesquines, les infortunées plaquettes d'Henri Nadaud, si vite disparues des étalages qu'il n'osait plus se montrer sous les galeries de l'Odéon, ayant eu l'imprudence de recommander son œuvre aux vendeurs. Le maladroit n'y avait pas dit le quart de ce qu'il avait à dire, et ses scrupules lui en avaient fait arracher, au moment de livrer à l'impression, ce qu'elles contenaient de plus spontané, de plus original, de meilleur. Elles étaient l'image fidèle de l'auteur, de la physionomie qu'on lui

voyait partout, incomplète, mutilée à plaisir, ne laissant soupçonner qu'aux seuls initiés une passion ardente, des paradis secrets tout retentissants d'harmonies, une constante préoccupation de beauté.

« Renan, en voyant dans son cabinet du Collège de France l'auteur de *Ma tante* et de *Jeannine*, avait eu quelque peu peur de s'être trompé sur la valeur du débutant et en avait pris son parti en souriant et causant de vingt sujets. Mais Daudet, plus connaisseur d'hommes, avait voilé davantage son œil de myope, afin de dissimuler au jeune homme qu'il voyait sa rougeur. Avec des délicatesses de femme, il était venu au secours de cette détresse juvénile, et au bout d'une heure il le possédait tout entier. Il le laissait parler, l'écoutait, goûtant toute la saveur de cette larme suspendue au bord de la paupière d'un homme gonflé de secrets, vingt ans muet, et qui soudain

s'épanche. Coïncidence curieuse, Daudet lui disait, mot pour mot, la phrase qu'un confesseur lui avait dite à l'âge de onze ans : « Mon enfant, quelle mère exquise « vous devez avoir ! » Comme l'orphelin se taisait, le romancier détourna la conversation, et dit :

« — Causons de votre avenir. »

Se peut-il une plus sobre et plus émouvante traduction de la sympathie qui unit, trop peu de temps, hélas ! l'auteur vieilli du *Petit chose* et l'auteur débutant du *Médecin des Dames de Néans* ?

* * *

Or, avant même que le timide Boylesve se fût décidé au voyage de Champrosay, en septembre 1896, Alphonse Daudet lui annonçait, dans son invitation réitérée :

« Pour moi, je regrette que l'Académie des Goncourt ne soit pas encore debout. J'aurais, de tous mes vœux, présenté votre livre pour le prix. »

Alphonse Daudet ne fut pas le seul parrain du nouveau romancier. L'année suivante, 1897, Léon Hennique communiquait à Jacques des Gachons :

« Quant à votre ami Monsieur Boylesve, il a beaucoup de talent et serait certes un bon premier lauréat pour l'Académie des Goncourt. Mais il n'y a pas que Daudet et moi, il y a les autres... Puis l'Académie ne saurait exister sans l'approbation du Conseil d'Etat... Puis, avant, les héritiers objecteront peut-être appel... Puis on court le risque de durailier, de traîner, de se morfondre *ad vitam aeternam*... J'espère que non, mais ne fais qu'espérer. »

Le volume de Boylesve paru en 1897, c'est *Sainte-Marie des Fleurs*, sans compter *Les bains de Bade*. Un autre se trouvait prêt : *Le parfum des Iles Borromées*. Boylesve en offrit la dédicace à Alphonse Daudet qui lui répondit — 8 août 1897 — :

« Votre lettre me touche, mon cher

Boylesve, et j'accepte votre dédicace en vous remerciant bien. Je vous l'ai dit comme je le pense : vous êtes, parmi les jeunes, un des rares romanciers que je connaisse... Je vous en prie, ne vous découragez pas. *Il faut* que vous veniez dîner sans façon jeudi prochain (à Champrosay). Mon fils, à qui votre lettre sur *La flamme* a fait très plaisir, sera heureux de vous voir, et moi de causer à fond avec vous de vos affaires. Il n'est pas possible qu'un homme comme vous, après votre dernier livre, en soit à chercher où placer sa copie. A jeudi. Pas de maladie qui tienne. Venez en civière, mais venez. »

L'Académie n'exista point en 1897, et Alphonse Daudet mourut cette même année, en décembre.

Va-t-elle être reconnue en 1898 ? Léon Hennique, exécuteur testamentaire des Goncourt, nouveau président, semble l'espérer, sinon le croire. Il écrit à

Boylesve, en août, « qu'il propose son dernier livre pour le prix ». Ce dernier livre, c'est donc *Le parfum*, paru en juin, et consacré « à la mémoire d'Alphonse Daudet ». Mais l'Académie n'exista point en 1898, et la nouvelle œuvre se passa de la couronne.

L'Académie n'exista point davantage en 1899, qui fut l'année de *Mademoiselle Cloque*, plus digne encore d'être couronnée que les romans précédents, ni en 1900, ni en 1901, qui fut celle de *La becquée*, ni en 1902 qui fut celle de *La leçon d'amour dans un parc*. Elle n'exista qu'en 1903, où parut cette autre œuvre maîtresse : *L'enfant à la balustrade*.

L'enfant à la balustrade, de Boylesve, échoua devant *Force ennemie*, de Nau. Ce ne fut pas un échec d'élection, puisque celle-ci donna six voix dès le premier tour à Nau et quatre à Camille Mauclair. Toutsimplement la candidature Boylesve,

si fermement posée par les Alphonse Daudet et les Hennique aux débuts théoriques de l'Académie Goncourt, avait dû être écartée cette fois-ci, malgré les suffrages de la pure critique, parce que, écrivit-on, l'auteur de *La becquée* « avait fait un mariage qui le mettait à l'abri du besoin (en 1901) » ! Pourquoi donc le Conseil d'Etat fut-il si lent ?...

Le meilleur commentaire des statuts qui subordonnaient le choix d'une œuvre et, en une certaine mesure, l'avenir d'un écrivain à une considération étrangère à l'art, c'est René Boylesve qui nous le fournira. Interrogé ultérieurement à l'occasion du fameux prix, il répondit :

« Lorsqu'il s'agit de tirer hors de pair une œuvre d'art, je ne puis concevoir, et nul être au monde ne saurait concevoir, qu'une considération puisse intervenir qui soit autre que le talent. Mais il s'agit de l'Académie Goncourt, d'un gros prix d'argent, et de *jeunesse*, et de *hardiesse*,

ce qui complique singulièrement la question. Et on la rend plus épineuse encore en y ajoutant la condition de fortune ou de défaut de fortune. Que le mérite littéraire court donc le risque d'être oublié en tout cela !

« La *jeunesse* était jusqu'ici un mot charmant et l'on savait bien ce qu'il voulait dire. Voilà que l'Académie Goncourt va nous en distendre l'acception, jusqu'à la rendre applicable aux personnes des deux sexes ayant dépassé trente-cinq ans ! Tant mieux pour nous, qui sommes donc encore jeunes, mais tant pis pour la langue française : c'est un mot de plus d'abîmé.

« Du moment que la question de fortune intervient dans un cas où l'opinion publique ne voit que la sanction du mérite littéraire, j'estime que l'opinion publique est abusée sur la valeur de l'œuvre qu'on récompense avec éclat, puisqu'on ne lui signale pas la meilleure

œuvre, mais la meilleure œuvre parmi les œuvres des écrivains nécessiteux. Il y aurait plus de dignité et de franchise à admettre, une fois pour toutes, que les prix académiques sont nettement des secours, accordés au plus digne parmi les littérateurs dits « de profession ». Cette mesure ne serait pas, je le crois, conforme à l'esprit de Goncourt, mais elle serait conforme à l'esprit de notre temps, et très logique d'ailleurs, car on ne fera pas qu'un prix de cinq mille francs n'évoque avant toute chose l'idée d'un appétit à combler.

« Pour qui voterais-je ? Mais dans de telles conditions, je ne saurais le dire avant l'établissement de l'impôt sur le revenu ! Je ne connais pas assez intimement les auteurs que j'admire. Jeunesse, hardiesse, et pauvreté ! songez donc ! Je vous dirai simplement que j'ai une vive estime pour les romans de M. Marcel Mielvaque et de M. Louis Bertrand, pour

le livre de Mme de Noailles, pour le courageux livre d'ingrate sincérité de M. Eugène Montfort et pour un joli essai de comédie humaine de M. Edmond Jaloux. Je nommerais bien les nouvelles de M. Marcel Boulanger, mais l'auteur ne me pardonnerait pas d'écrire son nom à propos du prix Goncourt. »

Ces diverses mentions d'auteurs et ce concours d'allusions à leurs œuvres, situent la page de Boylesve en 1904, où cinq mille francs représentaient, en effet, une petite fortune. Les choses se sont modifiées par la suite. La limite de jeunesse, d'abord fixée à trente-cinq ans, s'est trouvée refoulée à quarante-huit ans en aveur de Marcel Proust, lequel fut couronné en 1919, si je ne me trompe. De même fut refoulée, plus largement encore, la limite de pauvreté, puisque Marcel Proust, comme on sait, jouissait d'une fortune enviable.

Mais, — et ceci n'est point pensé au

préjudice de Marcel Proust, — il est un autre prix qui a pu réparer les omissions parfois contraintes de l'Académie Goncourt : c'est celui de la postérité. Et *L'enfant à la balustrade*, qui s'effaça devant *Force ennemie*, ne l'a-t-il pas obtenu ?



TABLE DES ARTICLES

I. — NOTES SUR PASCAL, par René Boylesve	9
II. — RENÉ BOYLESVE, par Abel Bonnard	19
III. — SOUVENIRS DE LA TRENTIÈME ANNÉE, par Jacques des Gachons	25
IV. — RENÉ BOYLESVE, ALPHONSE DAUDET ET LE PREMIER PRIX GONCOURT, par Gérard-Gailly	83

LE SOUVENIR DE RENÉ BOYLESVE
Collection dirigée par Gérard-Gailly

1^{re} SÉRIE (blanche)

1. RENÉ BOYLESVE et MARCEL PROUST : *Quelques échanges et témoignages*. (Textes inédits.) Avec deux fac-similés d'autographes.
2. JEAN-LOUIS VAUDOYER : *Souvenirs de la rue des Vignes*. Frontispice d'Albert Besnard.
3. GÉRARD-GAILLY : *Qui était Mademoiselle Cloque ?* (Les origines d'un roman, d'après des documents inédits.) Avec un croquis de René Boylesve et un fac-similé de son manuscrit.
4. GONZAGUE TRUC : *Introduction à la lecture de René Boylesve*. Avec un portrait de René Boylesve.

2^e SÉRIE (bleue)

1. RENÉ BOYLESVE : *Voyage aux îles Borromées*, suivi de la première version du *Parfum des îles Borromées*. (Textes inédits et annotés.) Avec un portrait de René Boylesve.
2. GÉRARD GAILLY : *René Boylesve ennemi de l'amour*. Frontispice de Lucien Madrassi.
3. RENÉE DUNAN : *La philosophie de René Boylesve*. Avec un portrait de René Boylesve.
4. RENÉ BOYLESVE ; ABEL BONNARD ; JACQUES DES GACHONS ; GÉRARD-GAILLY : *Varia*. Avec un portrait de René Boylesve, par Jean Veber.

- ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TROIS JANVIER MIL -
NEUF CENT TRENTE-SIX SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE ALENÇONNAISE (ANCIENNES MAISONS
POULET-MALASSIS, RENAUT-DE BROISE & G. SUPOT
RÉUNIES), 9-13, RUE DES MARCHERIES, ALENÇON,
- F. GRISARD, ADMINISTRATEUR -

000274

88

AF 809

LE SOUVENIR DE RENÉ BOYLESVE

RENÉ BOYLESVE
ABEL BONNARD ; JACQUES DES GACHONS
GÉRARD-GAILLY



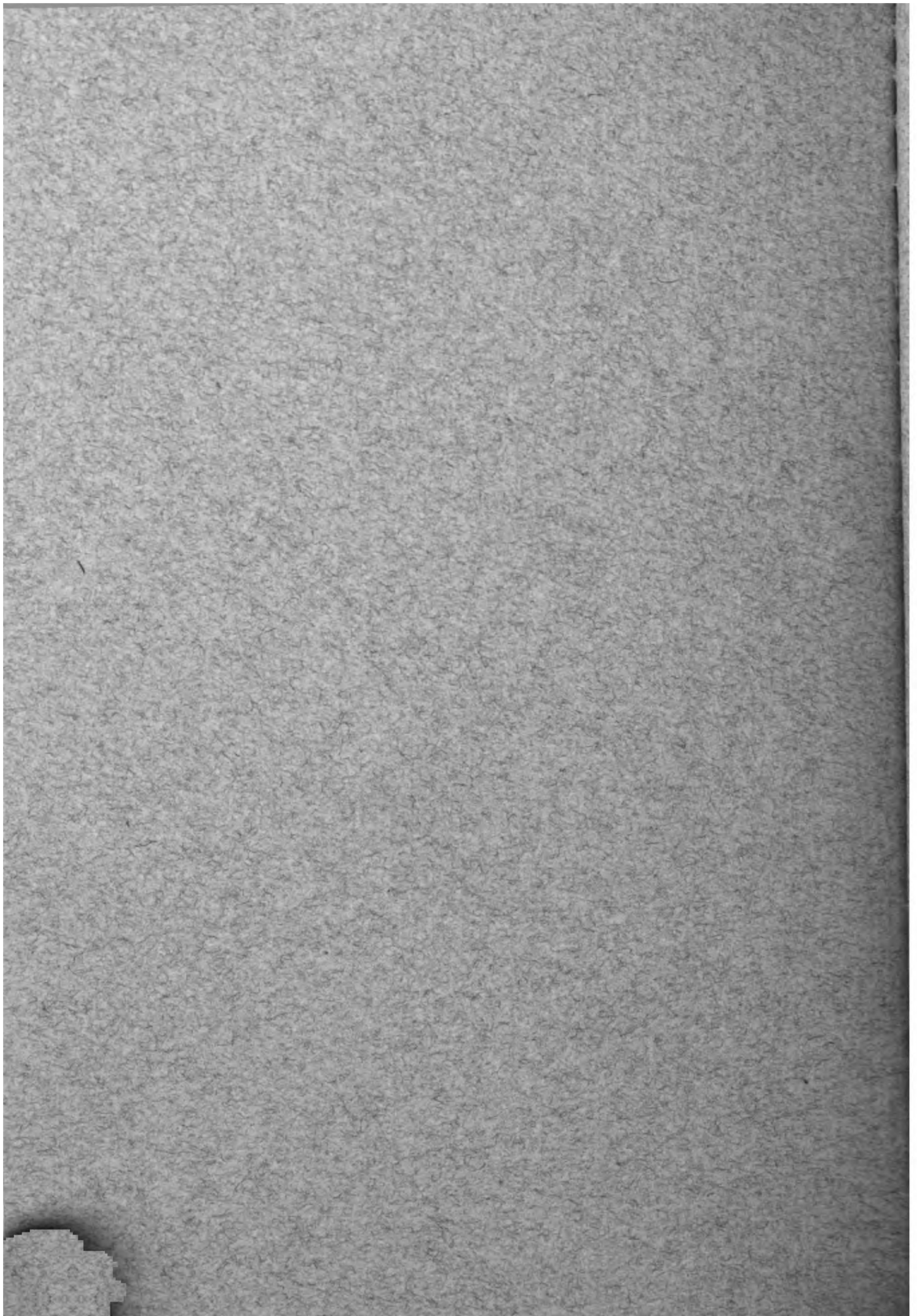
VARIA

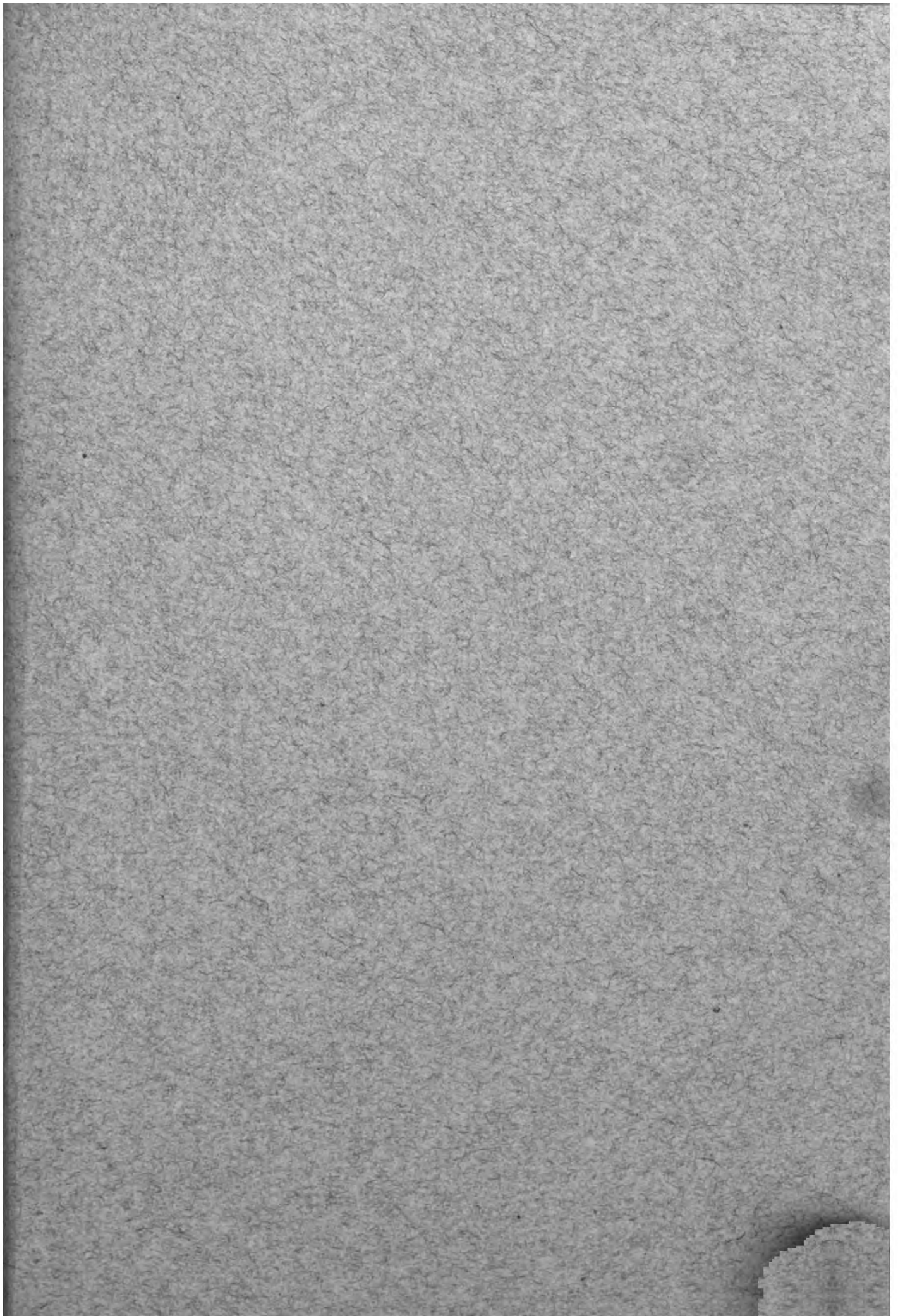
AVEC UN PORTRAIT DE RENÉ BOYLESVE
PAR JEAN VEBER

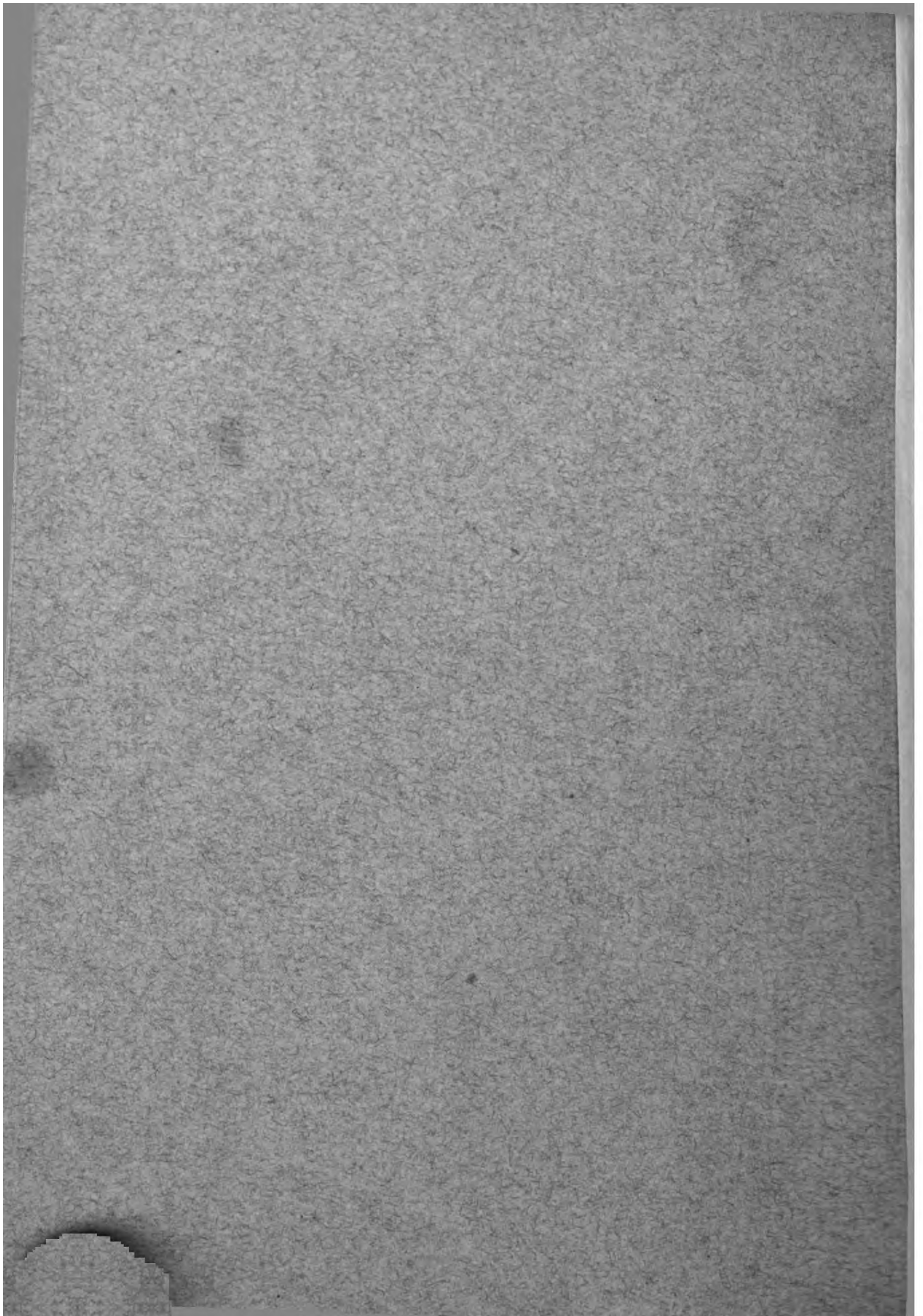


PARIS
LE DIVAN
37, Rue Bonaparte, 37
1936

NS. 103 e. 19











302581802T

